



comprendre

L'avènement de La Philosophie Bantoue du Père Placide Tempels est, de toute évidence, un réel événement en Afrique noire moderne. Il y marque le début de la production philosophique écrite. Ce livre, qui paraît en traduction française, en 1945 à Elisabethville, aujourd'hui Lubumbashi, au Zaïre, nous semble avoir une triple signification.

En effet, né de la passion occidentale de civilisation, et plus exactement de civilisation religieuse des Noirs, cet ouvrage est à la fois une recherche, une négation et une affirmation. Recherche d'une pédagogie nouvelle dans l'entreprise de christianisation des Bantu ; négation et dénonciation de l'idéologie occidentale fondée sur un racisme rigoureux à l'égard du Nègre, laquelle idéologie est, pense Tempels, obstacle majeur à l'insémination de la doctrine chrétienne dans les esprits des Noirs ; et affirmation de l'existence chez les Noirs d'un genre particulier de pensée philosophique qu'il est utile, voire nécessaire, de comprendre pour mener à bien l'œuvre de civilisation des Bantu.

C'est dans l'aire ainsi circonscrite que doit œuvrer toute pensée désireuse d'une réelle et saine compréhension de l'œuvre de Tempels. Trois éléments indispensables et indissociables, trois clés d'ouverture à une saisie non travestissante de la pensée du missionnaire belge. Il s'agit donc de resituer son ouvrage dans les circonstances religieuses, idéologico-politiques et africaines Bantu, qui ont autorisé son avènement.

Face aux nombreuses prises de position, positives et surtout négatives, que cette philosophie a suscitées, notre attitude consiste à procéder à une « saisie médiane », c'est-à-dire à une compréhension équilibrée et non polémique de l'œuvre du Père Tempels (1). Pareille attitude impose trois choses : d'abord dire l'itinéraire intellectuel de Tempels ; ensuite saisir l'essentiel des reproches faits à cet ouvrage, dans le but précis d'en émonder les excroissances critiques et ainsi de ramener les discussions à leur juste niveau ; et enfin affirmer, pour conclure, que le projet philosophique de Tempels, quelles que soient ses failles, demeure l'un des mieux réussis en philosophie africaine.

Tempels

L'itinéraire intellectuel de Tempels

Aussitôt ordonné prêtre, le Père Placide Tempels arrive au Congo Belge en 1933.

la passion de civilisation religieuse

Il arrive, naturellement, avec toutes les ambitions légitimes, de réussir sa mission, de convertir les Païens ; il vient donc chez les Païens plein d'exaltation, de détermination et de foi en lui-même, ruminant en lui le mot d'ordre chrétien : « Allez donc, dans toutes les nations, faites des disciples, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et leur apprenant tout ce que je vous ai prescrit. »

Envoyé du Christ et de l'Eglise, sa mission était essentiellement la proclamation de la Bonne Nouvelle. C'est dans ce contexte idéologique qu'il importe avant tout de situer l'auteur pour une juste compréhension de son activité théorique.

Toutefois, Tempels réalise que l'évangélisation des Païens n'est guère aisée. La pénétration de l'évangile dans l'esprit des Noirs s'avère particulièrement difficile, ceux-ci revenant constamment à leurs pratiques « fétichistes ».

Face à l'échec de sa tâche d'évangélisation, Tempels comprend la nécessité d'en rechercher les causes profondes. Tributaire de l'idéologie de sa société d'origine et au bout de quelques recherches ethnologiques, Tempels découvre la première cause de l'échec dans l'esprit même des Noirs qu'il juge trop peu développé, prélogique. Il affirmera en effet que le Nègre a une « raison qui n'a pas encore éprouvé ce besoin de connaître » (1 a ; p. 85) les théories scientifiques et, dans son cas précis, les théories religieuses chrétiennes. Incohérents dans leur logique, les Noirs « se laissent fort peu incommoder par les contradictions entre leurs interprétations de détails d'un seul phénomène naturel » (1 a ; p. 85). Le Noir ne raisonne donc pas sans se contredire à chaque nouvel énoncé ; il manque de logique et ne peut, par conséquent, pas comprendre le bienfait du message divin de la religion chrétienne. Tempels est ainsi victime, lui aussi, de l'idéologie européoctriste du colonisateur.

Dépourvu de logique, incapable de comprendre la vérité de la religion chrétienne : tel est le Noir bantou. Mais, ayant la passion de réussir, et peut-être quelque intuition ou quelque sympathie,

Tempels se reprend et se trouve comme acculé à affirmer l'humanité du Noir ainsi que l'existence en lui d'une logique qui lui est propre.

Il décide donc de se renoncer, de renoncer à sa « logique occidentale » pour descendre et entrer dans la manière bantou de sentir et de voir les choses. C'est ce même processus qui conduit à être Grec parmi les Grecs, Juif parmi les Juifs. « Pour moi, dira-t-il en effet plus tard, il s'agit d'une toute autre aventure. Je dois me plonger tout entier dans la mentalité, la psychologie, la vie même du Bantou, me défaire de tout ce qui est occidental, afin de devenir moi-même Bantou avec les Bantous » (1 a ; p. 82). Il s'agissait donc de « rencontrer » (2) les Noirs dans leurs aspirations les plus profondes, de parler leur langage, d'instaurer un dialogue intime, une communion fraternelle entre les Bantou et lui, éducateur. C'est là la pédagogie qu'il va désormais appliquer et proposer à tous les éducateurs blancs, missionnaires et colons. Seule la « rencontre », le contact profond et vital avec le Noir peut amener à la rencontre véritable et mutuelle dans le Christ : ce sera l'essence même de la **Jamaa**, cette importante manière nouvelle de vivre la vie religieuse et dont Tempels est aussi le père ; une communion spirituelle dans laquelle Noirs et Blancs vivraient en une même et fraternelle **famille**.

La visée de Tempels est claire. Il s'agit pour lui de réussir sa tâche d'évangéliser et de convertir les Bantou. Visée qui nécessite une méthode particulière, toute une philosophie de l'enseignement, une pédagogie du renoncement et de la rencontre, au sens le plus vécu et le plus profond du mot.

Le travail d'intégration de soi dans la vie concrète des Bantou étant accompli, Tempels croit découvrir les aspirations les plus profondes et les

(1) Cette « saisie médiane » est actuellement possible grâce aux recherches du A.J. SMET de la Faculté de Théologie Catholique de Kinshasa et de l'Université Nationale du Zaïre. C'est de ses recherches que se nourrit ce texte. Notamment les écrits ci-après :

a) A.J. SMET, « Le Père Placide Tempels et son œuvre publiée », in *Revue Africaine de Théologie*, Kinshasa, T.1, 1977, n° 1, pp. 77-128.

b) P. TEMPELS, *Le concept fondamental de l'ontologie bantou*. Texte inédit du Père Tempels. Traduit du néerlandais et édité par A.J. SMET, in *Mélanges de Philosophie Africaine*. Coll. Recherches Philosophiques Africaines, n° 3, Kinshasa, 1978, pp. 149-180.

c) A.J. SMET, « L'œuvre inédite du Père Placide Tempels », in *Philosophie et Libération*. Coll. Recherches Philosophiques Africaines, n° 2, Kinshasa, 1978, pp. 331-346.

d) P. TEMPELS, *Ecrits polémiques et politiques*. Reproduction anastatique réalisée par A.J. SMET, Kinshasa, 1978.

(2) P. TEMPELS, *Notre Rencontre*. Editions du Centre d'Etudes Pastorales, 2^e éd., Léopoldville, 207 pages.

plus insistantes de ceux-ci dans « la vie, la vie intense, la vie pleine, la vie forte, la vite totale, l'intensité dans l'être », dans la « fécondité » ensuite et dans « l'union vitale » enfin (1 a ; pp. 80-81). Il est question d'une vie intense qui ne peut s'épanouir pleinement que par la reproduction humaine et la chaleur d'une *Jamaa*, d'une famille, c'est-à-dire d'une véritable rencontre spirituelle.

Du coup, Tempels découvre, à sa grande satisfaction, que cette triple aspiration est celle-là même qui sous-tend toutes les vies humaines, constituant l'essence du message du Christ qui se proclame être la « Vie » et déclare être venu pour que les hommes soient « féconds » et « unis ».

On comprend dès lors que presque tous les écrits ethnographiques de Tempels soient à la recherche de ce qu'est l'homme noir dans ses aspirations les plus hautes. Celles-ci découvertes comme vie forte, fécondité et communion, l'on comprend également que tous ses écrits pastoraux et philosophiques (3) se centrent tous sur elles. Bref, *La Philosophie Bantoue* ne s'explique donc que comme désir de compréhension de l'homme de culture bantu dans ses comportements et représentations spécifiques. Cette compréhension est la condition nécessaire du succès de toute action évangélisatrice.

C'est aussi au nom de cette même religion chrétienne que Tempels entreprend d'attirer l'attention, non seulement des missionnaires, mais aussi des colons administrateurs sur les droits des Noirs. Ceux-ci, qu'il importe de reconnaître comme hommes parmi les hommes, doivent désormais mériter respect et considération. C'est alors qu'il tente de montrer que les Bantu ont également une philosophie, c'est-à-dire une logique pareille à la logique occidentale nonobstant les nuances. Son projet va ainsi se présenter comme un projet politique de réhabilitation du Noir.

Mais un autre combat, plus directement politique, va de pair avec ce souci théorico-politique. Et c'est ce combat qu'il faut d'abord faire voir.

dénoncer la politique coloniale

Religieux, pétri des principes de la religion chrétienne qui commandent d'aimer tous les hommes, Tempels pense qu'il est foncièrement injuste de ne point tenir compte des droits de l'homme noir : droit à la vie, à une vie forte et féconde qui suppose la liquidation de toute exploitation de l'homme par l'homme, droit à la dignité humaine et droit à une vie économique décente.

Après l'affirmation du manque d'intelligence, affirmation rectifiée ensuite par la proclamation de la différence des logiques, les exactions coloniales sont, aux yeux de Tempels, la deuxième cause de l'échec de toute l'action éducatrice des colons et missionnaires au Congo. Manque de bienveillance, incompréhension, tyrannie, travaux forcés, exploitation (la production des biens primant sur la construction du pays et la promotion sociale

des indigènes), injustices, brutalités, atrocités et meurtres volontaires : le Noir muntu ainsi traité n'est plus que chose, ou tout au mieux, bête de somme. Tous ces mauvais traitements infligés aux Noirs sont, déclare Tempels, la cause de la « rébellion » des Noirs, c'est-à-dire la cause de ces multiples révoltes que le Congo belge connaît de 1942 à 1944. En effet, face à ces révoltes qui étonnent les colons naïfs, jusqu'alors convaincus de ne jamais voir un jour le Noir parler haut, contre le Blanc, Tempels entreprend de leur dire, dans un texte audacieux qu'il intitule « La philosophie de la rébellion », les sources profondes de ces révoltes et mutineries. Catégorique, il déclare : « La cause de la rébellion indigène sera toujours dans l'incompréhension et le manque de bienveillance et surtout dans l'absence de bonne volonté de ces Blancs. » (4).

Cela se passe à l'époque où toutes les forces sont censées travailler pour la cause des alliés occidentaux. Époque où tout Blanc de la colonie devait amener les Noirs du Congo, et par tous les moyens, à produire plus de cuivre et de latex pour les belligérants occidentaux. Tempels dénonce les exigences inhumaines de « l'effort de guerre » : « Au lieu de rapports amicaux, on lui offre (au Noir), moyennant le don de tout lui-même et des siens, une maîtrise nouvelle et plus dure que celle que connurent ses ancêtres. On proclame de plus en plus clairement, on claironne, on montre chaque jour que l'on se refuse de se conduire avec une bienveillante paternité, que l'on n'a que faire de voir prospérer le Noir grâce à de paternels comportements, mais que l'on entend seulement le dominer, qu'il est le grand vaincu, le petit esclave de l'ordre nouveau, l'ennemi racial du Blanc supérieur » (1 d ; p. 5).

Exactions physiques et morales, tortures et tribulations, pillages, exploitation et meurtres, même les « Évolués » congolais les ont subis des Blancs qu'ils croyaient pourtant, dans leur naïveté, être des « pères » et des « mères ». Cruellement déçus et au fond d'une amère désillusion, les Noirs se retournent sur eux-mêmes. Tempels se veut leur porte-parole : « S'être éloignés de leurs « pères » pour s'entendre ensuite traiter par leurs nouveaux pères comme des étrangers, des vaincus, des esclaves, des ennemis, puisqu'ils ne veulent pas du tout se déclarer pères, aussi « pères » que l'entendait la mentalité clanique : voilà la douleur actuelle de nos Civilisés » (1 d ; p. 6). Et avec eux, mieux à leur place, Tempels se rebelle et intensifie sa lutte politique, par l'écriture.

Il dénonce l'injustice sociale des mouvements syndicaux qui ne défendent que les intérêts des

(3) Sur les écrits du Père Tempels, voyez les travaux de Smet qui les classifie de la manière suivante :

— Les Écrits Ethnographiques.
— Les Écrits Polémiques et Politiques.
— Les Écrits Pastoraux et Écrits de la *Jamaa*.
— Les Écrits Philosophiques.

(4) P. TEMPELS, « La philosophie de la rébellion », in *Essor du Congo*. Jeudi 31 août 1944 ; reproduction anastatique par Smet, 1d, p. 6.

(5) P. TEMPELS, « L'administration des indigènes », in *Essor du Congo*. 12 février 1945 ; reproduction anastatique, p. 11.

(6) P. TEMPELS, *La Philosophie Bantoue*. Ed. Présence Africaine, 3^e éd., Paris, 1965, p. 25.

Blancs. Il plaide pour l'amélioration de l'habitat des travailleurs noirs, pour l'instruction de leurs enfants, pour l'assurance des ouvriers retraités.

Il dénonce la déchéance de l'administration des indigènes par les Colons. Administration dont les tentatives de réorganisation ne sont en vérité que de la « désorganisation », des faux semblants propres à accroître l'exploitation économique sur les épaules et la sueur des Noirs. A ce sujet, Tempels parle net : « On n'a pas administré pour les indigènes, on n'a pas administré les indigènes, on a administré pour l'administration européenne en exploitant les forces et les hommes noirs, avec le faux semblant d'une philanthropie coloniale. » (5). Il insiste afin que l'économie s'adapte « aux gens de l'intérieur au lieu de ne faire que se servir d'eux ou de les mieux asservir et dominer » (5, p. 12).

Cette intense activité de dénonciation de la politique coloniale ne pouvait laisser les autorités coloniales indifférentes. En effet, dit Smet, « le jugement sévère que Tempels porte sur le régime administratif ne devait pas plaire à tout le monde, et certainement pas aux autorités coloniales. On ne s'étonnera pas, dès lors, que des personnes de l'administration belge ont (sic) exercé une forte pression sur les autorités ecclésiastiques afin d'éloigner de la colonie, ce prêtre difficile » (1 a ; p. 96). Rentré en Belgique en 1946 pour son congé missionnaire, Tempels se vit en effet interdit de revenir à son poste de mission, pendant trois ans. A cause donc de ses idées politiques défendant la cause des Noirs, il fut exilé de sa patrie de mission. Mais **La Philosophie Bantoue** venait de paraître un an plus tôt.

une philosophie d'intention politique

Parallèlement à cette lutte directe pour la reconsidération des rapports entre les Blancs et les Noirs, Tempels a cherché à ruiner, de manière ontologique, c'est-à-dire depuis la base même, toute cette idéologie qui fonde et légitime toutes les inégalités, discriminations et exploitations. Sa visée est désormais de montrer au Blanc l'existence d'une philosophie dans le dire et le faire du Noir. Une « vraie philosophie » (6), aussi valable que celle de l'Occident.

Sa méthode nous semble séduisante : dans la quête de la philosophie bantou, il s'agit d'abord, avec le concours de minutieuses et patientes recherches dans des conversations interpersonnelles, de découvrir le « grondbegrip », le concept fondamental de l'ontologie bantou, puis d'examiner et de manifester le déploiement de ce principe fondamental sur toute la mentalité et sur toute la vie des Bantu. Enfin, il faut s'approprier ce concept fondamental et les autres, ses corrélats, pour servir de fondement à un enseignement catéchétique et évangélique. On surprend donc les Bantu sur leur propre terrain en extrayant de leurs conceptions celles qui sont les plus profondes et les plus significatives afin « d'exercer une influence profonde sur l'entendement et l'esprit des

Bantu, afin de les convertir, c'est-à-dire de les retourner intérieurement ».

Ce concept fondamental de l'ontologie doit être, pense Tempels, l'expression même des aspirations les plus hautes des Bantu. Or ces aspirations affirment toutes une même et unique chose : la Vie, le **Bumi**. La vie est donc le plus grand motif du tout agir essentiel des Bantu ; la plus grande préoccupation est dès lors la préservation et la conservation de cette vie (6, p. 157).

Cependant, la « vie » n'est pas ce concept qu'il recherche ; elle n'est que l'aspiration la plus élevée, celle de tous les hommes d'ailleurs. Ce concept, répondant de la notion occidentale de l'être est, affirme Tempels, la « *levenskracht* », la **force de la vie**. En effet, « je pense que, comme Saint Thomas relie l'être créé ou non créé intrinsèquement à l'entité même dans l'être existant, ainsi les Bantu relient intrinsèquement, dans chaque existant, la notion de **force de la vie** à celle de l'entité même. Je penserais presque que, pour les Bantu, la notion de **force de la vie** remplace et répond à notre notion de **ens** » (6, p. 159). Ainsi, chaque « *levenskracht* » est un être et chaque être est une « *levenskracht* ». Caractéristique essentielle, cette notion bantou est dynamique tandis que l'**ens** est une notion statique.

Ce dynamisme mène donc à poser que tous les êtres ont une force, la force de vie. Toutefois, ces êtres sont hiérarchisés selon la puissance de vie et d'action qui, elle-même, dépend de son rang, dont les degrés sont déterminés par la loi de la primogéniture. Tempels pose ainsi cette hiérarchie : Dieu, les Esprits, les Ancêtres, les Vivants sur terre et les autres forces inférieures à l'homme (forces animales, végétales et minérales).

Contrairement à la philosophie occidentale qui affirme la notion de « substance », c'est-à-dire la notion d'un être créé existant indépendamment d'un autre être créé, l'ontologie bantou affirme, quant à elle, que « tous les êtres créés, ou plutôt toutes les forces créées ont des relations réciproques intrinsèques, s'influencent ou peuvent s'influencer » (6, p. 161). Ces actions et interactions, qui s'effectuent selon des lois bien précises, sont d'ordre métaphysique et non physique. Une force humaine peut agir, métaphysiquement, consciemment ou inconsciemment, sur une autre force de vie humaine et sur une force de vie inférieure.

L'homme, possédant le **bumi**, a un idéal vers lequel il tend : le **bukomo**, la vie forte. Dès lors, il fait constamment appel à toutes les autres forces, supérieures comme inférieures, pour rétablir et accroître sa force de vie lorsque celle-ci s'est amoindrie.

C'est cette philosophie bantou, essentiellement fondée sur la théorie des forces et de leur interaction, que Tempels brandit en face du Blanc pour le séduire et le confondre et, en fin de compte, pour tenter de l'amener à respecter le Noir. De la sorte, le projet de Tempels apparaît, ici encore, comme une forme spécifique de lutte politique.

En résumé, l'itinéraire intellectuel de Tempels est essentiellement une lutte à trois temps dont la visée dernière est le succès total dans sa mission de civilisation, plus précisément de christianisation des Bantu : adapter l'enseignement à la logique spécifique du Noir ; ruiner l'idéologie raciste du Blanc ; montrer que le Noir est aussi un homme, au même titre que le Blanc : sa philosophie le confirme.

oublier Tempels ?

Dès sa parution, l'ouvrage de Tempels a subi de très nombreuses critiques, généralement négatives. Venues de partout, des Blancs comme des Noirs, plusieurs de ces critiques se sont avérées exagérées, parce que, précisément, elles ont ignoré le souci profond de Tempels. Trop vite, Occidentaux et Africains ont contesté la méthode et le statut philosophique du livre. Trop vite également, l'on a rejeté ou reformulé le contenu ontologique de cette philosophie. Et trop vite, enfin, l'intention politique de cet ouvrage a été démasquée, maladroitement, et perçue comme moyen de domestication du Noir pour une meilleure domination par le colon.

Hountondji et Towa

Pour avoir cherché à comprendre la pensée profonde des Bantu à partir des données ethnologiques de ces peuples, l'entreprise philosophique de Tempels et de sa suite (Kagame, Mulago, Mujinya, Mbiti, Fouda, Makarakiza, etc.) a été péjorativement dénommée, par Hountondji et Towa, « ethnophilosophie » ; leur méthode de travail a été dite « rétro-jective » ; leur intention taxée de recherche passionnée d'une « hypothétique philosophie collective ».

Ethnophilosophie ? Si en prenant comme appui les données économiques, politiques ou biologiques le penseur produit de l'économophilosophie, de la politophilosophie ou de la biophilosophie, alors il faudra convenir que le concept « ethnophilosophique » doit perdre sa connotation péjorative. Or, sans doute par souci de belles résonances, la tradition philosophique n'utilise guère ces formes barbares. Dès lors, une lecture non polémique de Tempels aurait pu parler de « philosophie ethnologique » plutôt que d'ethnophilosophie ; tout comme on parle de la philosophie économique, de la philosophie politique ou de la philosophie biologique.

Mieux encore, on peut se demander si en interprétant ou en étudiant les mythes grecs, judéo-chrétiens ou autres, un Nietzsche, un Freud, un Ricoeur ou un Cassirer ont fait de la « mythophilosophie ». C'est dans ce sens que va la solide argumentation de Tshiamalenga Ntumba. En effet, fait-

on de « l'ethnophilosophie » en étudiant le poème parméniidien (7) ou tel mythe présocratique ? « Un Paul Ricoeur, étudiant la symbolique du mal attestée par la tradition judéo-chrétienne, est-il, pour autant, un ethnophilosophe ? Si oui, alors toute philosophie de restitution herméneutique est, à la limite, de l'ethnophilosophie, et le mot devient innocent » (8).

Quant à la teinte « rétro-jective » de la méthode déployée par les « ethnophilosophes », on la connaît générale à toute entreprise herméneutique. Le subjectivisme ou la projection de ses propres idées dans le contenu approché est en effet l'une des difficultés majeures que rencontre tout travail d'interprétation. Qu'il puisse donc y avoir une certaine injection de ses propres idées dans la pensée interprétée ne peut en aucune manière mener à conclure que toute la pensée ainsi révélée est dès lors exclusivement imputable au seul herméneute. Il est vrai qu'en se mettant à interpréter la philosophie de Heidegger ou de Nabert, c'est selon la perspective et la sensibilité personnelles de chacun que l'on exposerait ces philosophies. Toutefois, en majeure partie, elles resteront philosophies de Heidegger ou de Nabert ; et les lecteurs avisés peuvent facilement s'y retrouver.

Et quant à la rage contre toute « philosophie collective », elle nous apparaît dénuée de tout fondement objectif rigoureux. Il est vrai qu'il n'y a aucune société au monde où tout le monde est ou a été d'accord avec les idées de tout le monde, dans une unanimité sans fissure. Néanmoins, il est trivial de redire qu'il existe partout dans le monde des « écoles », des « communautés ou des familles intellectuelles » prônant un ensemble d'idées partagées par tous les membres. Ainsi, l'existentialisme, l'hégélianisme, le marxisme, le christianisme, etc. La philosophie est responsabilité personnelle ? Cela est certes exact, mais partiellement. En effet, pour prendre un exemple, à qui pourrait-on imputer la paternité d'une idéologie partagée par une communauté intellectuelle donnée mais dont, faute d'écriture, la mémoire ne peut malheureusement plus restituer le père fondateur ? Nous croyons par conséquent que, même s'il faut reprocher à Tempels d'avoir considéré la pensée Luba-Shankadi comme étant la pensée de tous les Bantu, il est honnête et il s'impose de reconnaître qu'il y a un ensemble de traits et de comportement qui, manifestement, sont communs aux hommes de l'aire culturelle bantu, traits et comportements qui les singularisent, d'une manière relative certes mais évidente, vis-à-vis de tout autre groupe culturel.

Alexis Kagame

Que Kagame et, après lui, Eboussi-Boulaga (9) aient déclaré fausse, l'identification de la « force » à l'« être », c'est là une vue exacte. Mais très peu de gens ont remarqué que Kagame a, de manière plus grave encore, contribué à vicier radicalement la philosophie bantu en substituant le « ntu » au concept « force » de Tempels. En effet, le « ntu », ne dérivant d'aucun verbe *être* bantu, ne peut

jamais être le fondement d'une ontologie au sens aristotélien, c'est-à-dire au sens où Kagame comprend l'ontologie qu'il veut démontrer chez les Bantu : l'étude de l'être en tant qu'être. Nous croyons que cet élément, jusqu'ici non perçu par maints penseurs qui parlent sans critique des philosophies « ntu », suscitera de nouvelles orientations en philosophie africaine.

Aimé Césaire

Aimé Césaire a sans doute eu raison de considérer **La Philosophie Bantoue** du Père Tempels comme une tentative de diversion, de détournement des Noirs face aux problèmes brûlants et fondamentaux d'inégalités et d'exploitation coloniale. Il a sans doute également eu raison de considérer Tempels comme étant au service de la sauvegarde de la domination impérialiste lorsque celui-ci fait dire aux Noirs que le Blanc est leur aîné ayant une force humaine supérieure dépassant la force vitale de tout Noir.

Cependant, en ce qui concerne le dernier point, nous croyons que Tempels vivant, il pourrait encore affirmer, légitimement, cette même hiérarchisation. Légitimement ? En effet, et ce sont les textes mêmes des Noirs, de la génération actuelle, qui l'y autoriseraient. Qu'on lise Senghor et, même plus surprenant, l'ouvrage de Towa (10) ; qu'on observe simplement notre obsessionnelle tension, nous, « évolués » d'aujourd'hui, vers les manières d'être de nos néo-coloniaux ; et qu'on constate simplement, sans se mentir à soi-même, les discrètes fascinations et les secrets et innombrables soupirs de désaveu de soi, eu égard à notre retard technologique et eu égard à nos régimes politiques de désorganisation des économies africaines. Il va de soi que nous ne glorifions ici ni l'infériorité du Noir, ni la force de l'impérialisme. Nous disons simplement à Césaire que Tempels a dit ce qu'il avait vu et entendu dire, et qu'il faut courageusement dire ce qui se voit et s'entend, aujourd'hui encore, dans un défaitisme certes regrettable.

Diversion face aux problèmes des inégalités, des injustices et de l'exploitation ? Hormis mauvaise foi, toute intelligence doit accepter que l'ouvrage de Tempels se voulait une arme théorico-politique dont le projet fondamental était d'éradiquer de la mentalité coloniale cette idéologie négatrice du Noir, lieu de production comme de légitimation des inégalités, des discriminations et de l'exploitation. L'ardeur dénonciatrice de ses écrits polémiques et politiques ainsi que son exil temporaire attestent et confirment la sincérité comme la force de son projet. Plutôt qu'une occultation des problèmes fondamentaux et urgents des Noirs,

l'entreprise de Tempels va à leur rencontre depuis leur foyer même de production.

C'est-à-dire que, une fois restituée toute la pureté de son projet et ramenée dans ses conditions d'avènement, **La Philosophie Bantoue** pourrait faire l'objet de moins d'attaques. L'unique reproche valable, au niveau de l'intention, c'est-à-dire au niveau politique, que Césaire pouvait faire à Tempels est d'avoir cherché une pédagogie susceptible de mieux épurer les Noirs, de mieux déverser en eux la civilisation occidentale. Mais l'on comprend tout de suite que Tempels ait été désavoué comme missionnaire, comme envoyé d'un ordre précis, ecclésial qui, à son tour, s'offrait comme sous-ordre d'un ordre plus général et plus impérieux qui le régissant, lui donnait forme et légitimité : l'ordre colonial en mal de civilisation. Du coup, la critique, si elle est maintenue, est renvoyée à ce niveau général, complexe et fluent où se saisit la passion colonisatrice et civilisatrice. C'est dire donc que Tempels, pour être missionnaire de l'Occident (Eglise et Royaume de Belgique), est un micro-système, aveugle ou mieux relativement innocent, d'une cybernétique dont une non moins aveugle et cynique passion d'exploitation est le moteur.

C'est dire en d'autres mots qu'au niveau politique, la seule question plausible à l'adresse de Tempels aurait dû être celle-ci : « Révérend Père Tempels, pourquoi vous êtes-vous fait prêtre missionnaire ? Pour civiliser ? Mais pourquoi ? ». On le voit, ici les armes sont condamnées à se taire. La critique devant changer de lieu ! Le lieu de tout l'empire colonial qu'est l'Occident.

pour conclure : deux leçons ultimes

De ce qui précède, deux leçons paraissent s'imposer : d'abord l'exigence d'une lecture critique et aussi autocritique dans le travail philosophique, ensuite la reconnaissance d'un problème véritablement philosophique dans l'ouvrage de Tempels.

Notre analyse est sans doute apparue à certains comme une apologie de Tempels. Ce n'était point là notre objectif. Mais nous avons plutôt pensé qu'il est nécessaire d'être radicalement critique vis-à-vis de l'objet d'étude et aussi vis-à-vis de sa propre démarche intellectuelle. En effet, face au tourbillon colonial à détruire, nous, Noirs colonisés et aujourd'hui néo-colonisés, avons cultivé une attitude psychologique — on l'a dit et répété — essentiellement défensive et souvent globalement négativiste. Nous voulons dire que la haine contre le colonisateur s'est généralisée à un point tel que tout ce que fait le Blanc est directement et massivement perçu comme suspect. Même bonne, son action est accueillie comme un masque dont l'essence est de voiler une autre réalité, plus pernicieuse : l'exploitation et la domination. Naïveté ? Peut-être bien. Néanmoins, nous osons tout de même soutenir et clamer la nécessité d'une perpétuelle et double lecture. Une lecture critique de l'autre et aussi une lecture introspec-

(7) Parménide : philosophe grec (540-450 av. c.). Dans son poème de la nature, l'univers est éternel, un, continu, immobile. NDLR

(8) TSHIAMALENGA NTUMBA, « Qu'est-ce qu'est la philosophie africaine ? », in *La Philosophie Africaine*. Editions de la Faculté de Théologie Catholique, Kinshasa, 1977, p. 45.

(9) EBOUSSI BOULAGA, « Le Bantou problématique », in *Présence Africaine*, Paris, 1968, n° 66, pp. 4-40.

(10) M. TOWA, *Essai sur la problématique philosophique dans l'Afrique actuelle*. Ed. CLE, Yaoundé, 1971.

tive et critique de soi-même. C'est cette auto-psychanalyse qu'il faut, avec courage, faire à notre propre égard pour une lecture intellectuelle relativement saine et équilibrée de l'homme, de cet homme condamné à s'inscrire dans l'existence.

Pour notre part, en indiquant l'itinéraire intellectuel de la production de **La Philosophie Bantoue** de Tempels, nous avons voulu éviter ce sentimentalisme qui a souvent occulté la « compréhension médiane », c'est-à-dire la lecture équilibrée de ce livre. Cet itinéraire, jusqu'ici ignoré et que les admirables travaux du Professeur Smet, de la Faculté de Théologie Catholique de Kinshasa, nous restituent si heureusement, impose en effet cette nouvelle compréhension qui, désormais, vient infirmer plusieurs critiques, et mettre en évidence quelques aspects positifs de l'ouvrage. Et parmi ceux-ci, trois ont retenu notre attention.

En tout premier lieu, sa méthode d'analyse et d'interprétation des expressions linguistiques nous paraît être l'une des plus fécondes pour tout penseur qui chercherait à restituer la pensée africaine traditionnelle. Ensuite, son contenu est, c'est notre conviction, le seul problème véritable de la philosophie : l'homme comme perpétuel refus de la mort, l'homme comme désir d'être. Nous pensons en effet que, par ce concept de Vie ou de Force de vie perçu comme aspiration suprême de l'homme de culture Bantu, Tempels a montré là le point fondamental, lieu de départ et d'arrivée de toute philosophie véritable, non seulement bantu mais de l'homme, de l'homme de toute société. C'est cela peut-être aussi qu'il faudrait souffler à Tempels : c'est que la **Vie** est l'aspiration la plus haute non seulement des Bantu ou des Primitifs, mais aussi des Occidentaux et de l'homme le plus moderne. Tout l'agir de l'homme est en effet attestation permanente d'un désir de présence éternelle. La seule question légitime de la philosophie est, pour nous, une question d'être ou de ne pas être, une question de vie ou de mort. « To be or not to be » : voilà la question fondamentale qui bien avant Shakespeare, était au centre, on le sait peu des discussions entre l'affirmation de la coulée perpétuelle de l'homme héraclitéen (11) et la plaidoirie pour la permanence ou l'éternité de l'homme parménidéen. C'est dire que tous les flots de parole de la philosophie africaine actuelle, quelles que soient leur rigueur de démonstration et leur abondance, sont loin d'égaliser l'apport de l'intuition de Tempels en tant qu'elle éclaire le problème central de la vie humaine et dont la philosophie doit s'occuper : le problème de l'inscription et de la garantie de soi dans l'existence. Et enfin, dans la mesure où l'intention profonde de cette philosophie de Tempels vise à la fois une libération et une promotion, la libération du Blanc de ses préjugés et la promotion du Noir comme dignité, Tempels a produit une « philosophie politique » noble.

Ngoma Binda

Université nationale du Zaïre, Kinshasa

(11) Héraclite : philosophe grec. Phrase commune de lui exprimant bien la pensée ci-dessus : l'homme ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve. NDLR.

